

les matières premières du fumier; mais ce dernier, contrairement à ce qui a lieu pour les autres produits fabriqués, possède bien moins de valeur que la matière première. Il résulte de là qu'en se bornant à la production de l'engrais, le cultivateur se ruinerait infailliblement. Tout en demeurant le but essentiel et général de la tenue du bétail, l'engrais ne doit jamais être le seul produit. Les autres produits, que l'on pourrait appeler accessoires, jouent ainsi le rôle de compensateurs : en couvrant une portion plus ou moins forte des frais que nécessite l'entretien des animaux, ils abaisseront de plus en plus le prix de revient du fumier et assureront, par conséquent, la prospérité de l'exploitation.

<sup>40</sup> Des qualités générales à rechercher dans le bétail. Nous commencerons par un principe général, qui doit dominer tout ce que nous avons à dire dans cette quatrième partie : *Tout animal doit posséder les qualités les plus appropriées au genre de vie qu'il doit mener, au sol, au climat de la localité dans laquelle il doit vivre, enfin, au but que l'éleveur se propose d'atteindre.* Ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans les détails que comporterait cette grande et importante question des qualités générales à rechercher dans le bétail; un tel sujet ne pourra être traité avec les développements convenables que dans les articles spéciaux relatifs à chaque espèce d'animaux. Le principe que nous venons d'établir résultera, quant à présent, tout ce qui doit être dit sur le bétail. De ce principe même il résulte qu'il ne peut y avoir, pour les animaux domestiques soumis au pouvoir de l'homme et chargés de pourvoir à ses besoins, un type par excellence, une sorte de forme modèle dont toutes les autres ne soient qu'une dérivée ou plutôt une dégénérescence. Cette race primitive n'existe plus, et peut-être n'a-t-elle jamais existé. La plupart des animaux compris sous la dénomination de bétail sont réduits à l'état de domesticité depuis des milliers d'années, et, dans ce long espace de temps, les caractères primordiaux de l'espèce ont disparu presque tous. Mais c'est peu d'altérer le type primitif, l'homme a plus fait encore. Occupant tour à tour les diverses contrées du globe, il a mené avec lui les animaux qu'il s'était assujettis, et les a façonnés aux conditions nouvelles des lieux où il avait fixé sa demeure. C'est ainsi que le cheval, originaire des larges plateaux de l'Asie centrale, s'est répandu de proche en proche jusqu'aux derniers confins du monde habité. Dès lors s'accomplissent ces changements progressifs qui embarrassent si fort nos savants.

Voilà pourquoi on remarque maintenant une si grande diversité entre les diverses races d'une même espèce d'animaux domestiques; voilà pourquoi aussi il y a si loin du bœuf, qui fait une des principales richesses de nos fermes, à l'aurochs ou bœuf sauvage des grandes forêts marécageuses de l'est et du nord de l'Europe, et du mouton, cet hôte pacifique de nos bergeries, au mouflon, son ancêtre, qui habite les montagnes les plus accidentées de la Corse. Pour nous, qui considérons seulement la question au point de vue pratique de l'élevage, nous nous contenterons de faire observer que l'unique chose vraiment utile en ceci, c'est de savoir quelles qualités on doit exiger du bétail dans une situation donnée. Comme nous venons de le dire, il existe, entre les diverses races d'animaux domestiques, des différences tellement tranchées, que le choix à faire entre elles n'est jamais indifférent. Il faut ajouter que ce choix n'est nullement facile, et qu'en cela les erreurs sont aussi fréquentes que les conséquences qui en découlent sont déplorables. Parmi les essais agricoles que l'on a tentés de nos jours et que l'expérience n'a pas confirmés, il faut admettre dans une très-forte proportion ceux qui avaient pour but la création ou le choix d'une nouvelle race de bétail. Le goût des importations, qui s'est emparé de nous, il y a soixante ans, avait cela de bon, qu'il aurait pu nous permettre l'acquisition de certaines races étrangères améliorées par la culture et devenues bien supérieures à quelques-unes de nos races indigènes, que nous avions laissées dépérir, faute de soins et d'un régime alimentaire convenable. Malheureusement, la plupart de ces tentatives ont été accomplies sans intelligence, et, par suite, elles ont avorté. A part quelques agriculteurs éminents et dévoués à la science, dont le peuple reconnaissant gardera la mémoire, que de propriétaires, que d'éleveurs se sont imaginé qu'ils n'avaient qu'à introduire la belle race de Durham au milieu de leurs maigres pâturages, à peine suffisants pour nourrir des animaux petits et chétifs qu'une longue habitude et un abandon presque complet avaient de bonne heure façonnés aux privations! Pas un d'entre eux ne doutait du succès; mais leur illusion a été de courte durée. Avant d'introduire une race perfectionnée dans un pays pauvre, il est indispensable d'en améliorer la culture, afin de le rendre propre à nourrir ses nouveaux habitants. A moins de prendre ce parti, on peut être sûr de perdre son temps et son argent sans aucun profit pour l'agriculture. Le bétail importé à grands frais périra ou deviendra en peu de temps aussi défectueux que les animaux de la race indigène que l'on avait dessein de régénérer. Au contraire, si l'on commence par améliorer le sol, si l'on rend la terre plus féconde et plus riche, le bétail propre au pays se relèvera de lui-même

et suivra les progrès de l'agriculture. On pourra dès lors procéder sûrement à l'introduction de la race étrangère la plus apte à produire, par des croisements avec les bêtes indigènes, des métis appropriés au but que l'on veut atteindre. Pour compléter ce qui précède, nous ne pouvons mieux faire que de citer le passage suivant, où les mêmes idées se trouvent exposées et développées avec un talent fort remarquable : « Tels fourrages, tels bestiaux », dit M. Lecouteux dans son excellent ouvrage : *Principes économiques de la culture améliorante*; voilà, sans contredit, la loi de solidarité qui subordonne généralement l'amélioration du bétail à l'amélioration du sol. C'est dire que, si les bestiaux d'élite sont le but de toute culture progressive, les bestiaux d'un mérite moins absolu en sont le moyen. Aux premiers, le privilège de prospérer au milieu de l'abondance et de la régularité des subsistances; aux seconds, le soin d'utiliser les ressources plus restreintes et moins régulières qui se trouvent dans les terres en période forestière ou pacagère. En effet, les races animales perfectionnées réclament une nourriture à la fois substantielle et aussi indépendante que possible des vicissitudes des saisons. A toutes les époques de l'année, il faut qu'elles soient copieusement alimentées. Dès lors, elles ne peuvent réussir que dans les terres qui sont au moins en période fourragère, parce que c'est seulement à partir de cette période que les récoltes de fourrages peuvent faire face à la nourriture d'hiver, basée soit sur les fourrages fauchés en vert, soit, tout au moins, sur des pâturages variés et soutenus. S'agit-il, au contraire, de terres moins fertiles, on voit la production animale soumise à une foule d'incertitudes qui ne peuvent être bravées que par des races rustiques, par des races qui parcourent de grands espaces pour trouver elles-mêmes leur nourriture sur pied, par des races qui peuvent en quelque sorte passer de l'abondance relative à la pénurie des fourrages. Telles se sont formées les races voyageuses qui ont mission d'utiliser les parcours des landes, les petites pâtures, les fourrages mal récoltés, et toute cette masse de mauvaises herbes qu'une culture arriérée laisse croître sur le bord des chemins et des fossés, et même dans l'intérieur des champs. Ainsi donc, l'aptitude fourragère du sol, c'est là ce qui régit en grande partie le choix du bétail, et ce qui doit être pris en sérieuse considération avant de substituer aux races locales d'autres races habituées à un régime qu'il n'est pas toujours possible de leur procurer. C'est surtout ici qu'il importe de calculer les budgets de consommation, non-seulement sur le rendement exceptionnel d'une bonne année, mais sur une moyenne de récoltes ordinaires. Toutefois, s'il est rationnel de poser en principe général que l'accroissement des ressources fourragères doit précéder l'amélioration du bétail, il est juste de reconnaître, d'autre part, que les animaux perfectionnés, c'est-à-dire mieux appropriés aux nouveaux besoins de la société, constituent un des plus vifs stimulants qui puissent déterminer les améliorations du sol. Il ne suffit pas, en effet, de produire des fourrages : il faut les faire consommer par un bétail qui, formant lui-même une spéculation lucrative, soit un bon rémunérateur des fourrages qu'il consomme. En cet état de choses, le bétail n'est donc pas un mal nécessaire : c'est une fabrique de viande, de laine, de lait et de fumier, qui se trouve annexée aux fermes, et qui, bien organisée, doit augmenter la valeur des matières premières sur lesquelles s'exerce son action. Tel fut le rôle des mérinos; tel paraît être, pour un prochain avenir, celui des animaux précoces livrés à la boucherie. Que le profit vienne de ce dernier côté, que les cultivateurs soient excités à produire de la viande, et la production fourragère s'élèvera bientôt aux proportions qui seules peuvent assurer la prospérité générale de l'agriculture. »

<sup>50</sup> Des moyens de rendre lucrative la tenue du bétail. Ces moyens sont de deux sortes; mais les uns et les autres se rattachent aux principes généraux de l'économie rurale. Les premiers peuvent être compris sous ce titre : *réduction des dépenses.* La réduction des dépenses peut s'effectuer soit, sur les prix d'achat, soit sur le prix de revient des matières premières employées dans la ferme, soit enfin sur l'organisation du personnel et sur les constructions. Ce dernier point, surtout, mérite aujourd'hui une attention sérieuse : la mode est aux constructions monumentales, qui grèvent la tenue du bétail d'un intérêt énorme. Il suffirait de renoncer à cette coûteuse manie pour réaliser des économies importantes, sans compromettre en aucune façon la santé des animaux. Les autres moyens de rendre lucrative la tenue du bétail ont été rangés sous cette dénomination générale : *augmentation des recettes.* Nous allons énumérer les plus importants :

<sup>10</sup> Choix rationnel de l'espèce et de la spéculation, au point de vue des conditions physiques et économiques. Ce n'est pas tout ce que de se procurer une race étrangère, l'important est de la bien choisir. Il en est de même de l'espèce : telle contrée conviendrait parfaitement à l'élevage du mouton et du cheval, et ne sera nullement favorable à l'élevage du bœuf; ailleurs, le bœuf fournira de beaux produits, et le cheval n'y donnera aucun revenu. On pourrait établir des comparaisons semblables

entre toutes les espèces de bétail. Les animaux sont soumis, comme les plantes, à l'influence du sol, du climat, des eaux, etc.; on ne devra donc élever dans chaque localité que l'espèce et la race qui lui conviennent. Le choix de la spéculation sera déterminé surtout par les débouchés. Il est évident que plus les débouchés sont faciles et avantageux, plus les chances de succès sont nombreuses en faveur d'une exploitation étendue et d'une culture avancée. Le voisinage des grands centres est toujours favorable à la production agricole. Il faut aussi tenir compte de la présence dans la contrée de certains éléments spéciaux de la production, c'est-à-dire d'industries ayant un but analogue. Qu'un industriel, par exemple, établisse une grande fromagerie dans une contrée où rien de semblable n'a jamais été tenté; immédiatement, il se trouvera aux prises avec des difficultés sans nombre, les unes inhérentes à l'industrie elle-même, les autres provenant de l'inexpérience du personnel. Il convient donc de se mettre en garde contre ces expériences ruineuses, et, si on les tente, il ne faut pas se décourager au premier échec, mais se souvenir que l'introduction de toute branche nouvelle dans une localité occasionne nécessairement, au début, des pertes plus ou moins considérables. Il est certain que la plupart des échecs, surtout en agriculture, proviennent d'un excès de confiance d'abord, et d'un défaut de persévérance dans la suite, lesquels dérivent presque toujours d'un manque de prévision et de calcul.

<sup>20</sup> Spécialisation des races. La spécialisation, si souvent invoquée aujourd'hui, est certainement un puissant moyen d'augmenter le produit du bétail. Il n'existe nulle part, en effet, et il n'a jamais existé, parmi les animaux domestiques, de race universelle, c'est-à-dire pouvant fournir avec une égale abondance le lait, la viande, le travail, la laine, etc., et cela par la raison toute simple qu'il y a des aptitudes qui s'excluent. Un cheval ne saurait en même temps être parfait pour la selle, pour le trait accéléré et pour le gros trait. Une race bovine ne peut posséder en même temps, à un degré éminent, l'aptitude au travail, à la laiterie, à l'engraissement. On n'a jamais vu une race ovine d'un développement facile et prompt donner une grande quantité de laine d'une haute finesse. La conclusion à tirer de ces faits est bien simple : dans presque toute tenue de bétail, il y a un but que l'on peut appeler principal, et un autre qui n'est qu'accessoire. Ainsi, on a des bœufs de trait qu'on engraisse après un certain temps de service, ou des vaches laitières qu'on prépare pour la boucherie lorsqu'on les réforme. Le but principal est ici, pour les bœufs le travail, pour les vaches laiterie; l'engraissement n'est évidemment qu'accessoire. Il devra donc céder le pas au principal, et l'on achètera les meilleurs bœufs pour le travail, les vaches les plus aptes à la production du lait, sans trop s'inquiéter de l'aptitude à l'engraissement. (*Encyclopédie pratique de l'agriculture.*)

<sup>30</sup> Réduction du nombre des branches de spéculation. Trop longtemps a régné ce principe, que l'agriculteur doit produire tout ce qu'il consomme et ne jamais rien acheter, principe qui convenait tout au plus à une agriculture arriérée et sans débouchés. On reconnaît maintenant que, non-seulement l'agriculteur ne peut tout produire, mais encore il doit se borner à une certaine espèce de produits. C'est aux Anglais que nous sommes redevables de ce progrès agricole. Jusqu'ici, la France est demeurée, sous ce rapport, relativement en arrière; mais il est probable que les heureux résultats que ce système a produits chez nos voisins engageront bientôt nos cultivateurs à les imiter. Désormais l'éleveur, comme le manufacturier, devra se borner à une ou deux opérations capitales.

<sup>40</sup> Bonne tenue du bétail. La bonne tenue du bétail est le dernier et le plus sûr moyen d'en augmenter le produit. Il serait superflu d'entrer ici dans de plus amples détails, ce serait répéter ce qui a été et ce qui sera dit pour chaque espèce.

*Bétail-Patchisi*, nom d'un recueil de contes célèbres, composé originairement en sanscrit, et connu sous le titre de *Védalantchavensati* ou le *Recueil de vingt-cinq histoires d'un vampire*. M. Ed. Lancereau a donné, dans le *Journal asiatique*, de très-intéressants extraits de ces contes, en les faisant précéder de quelques remarques sur l'ouvrage. Le *Bétail-Patchisi* est, dit-il, un des recueils de contes les plus célèbres de ceux qui circulent dans l'Inde. L'original sanscrit fut traduit en *bradj-bhākhā* par le poète Sôdrat-Kabiswar, sous le règne le Mohammed-schāh. Sous la domination anglaise, des savants modernes revirent cette rédaction et la mirent au courant de la langue contemporaine. De même que le *Singhāsan-Battisi* ou les *Trente-deux histoires du trône*, le *Bétail-Patchisi* semble avoir été composé dans le but de louer la sagesse et le courage du roi Vikramāditya, prince célèbre qui régnait à Avanti (aujourd'hui Oudjain, l'une des sept villes saintes des Indiens), vers l'an 57 av. J.-C., et fondateur d'une ère qui porte son nom. L'examen de ce seul fait semble confirmer l'opinion de ceux qui font remonter la rédaction de cet ouvrage au règne de Vikramā. M. Ed. Lancereau fixe l'époque de la composition de cet ouvrage vers le 1er siècle de notre ère. Le *Bétail-Patchisi* a été traduit,

ajoute cet auteur, dans plusieurs idiomes modernes de l'Inde; il en existe une version tamoule intitulée : *Védāla-Cadai*, dont M. Babington a donné la traduction dans le premier volume des *Miscellaneous translations from oriental languages*. Deux traductions anglaises du *Bétail-Patchisi* ont été publiées à Calcutta, l'une par le rajah Kālī-Krichna, l'autre par le capitaine W. Hollings. Ces histoires, fort originales et précieuses pour les renseignements qu'elles nous donnent sur les mœurs indiennes, sont rattachées les unes aux autres par un cadre uniforme, méthode qui rappelle le plan des *Mille et une nuits* et autres recueils de même nature.

**BETANCOS** (le Père Domingo de), missionnaire espagnol, né à Léon à la fin du xve siècle, mort en 1549. Après avoir pendant quelques années mené la vie d'un ermite, il fut ordonné prêtre et se rendit à Hispaniola. Témoignage des cruautés exercées contre les malheureux habitants de Saint-Domingue, il apprit leur langue, les catéchisa, leur porta des secours de tout genre. Il se rendit ensuite au Mexique, où il fonda un couvent, puis il en fit autant à Guatemala. Voyant que les Espagnols traitaient toujours les naturels du pays comme s'ils n'eussent pas été des hommes, il expédia un de ses religieux vers le pape Paul III, et en obtint une bulle annonçant au monde chrétien que tous les peuples de la terre étaient conviés à entendre la parole du Christ. On proposa à Betancos l'évêché de Guatemala, mais il refusa cet honneur par humilité chrétienne. Ayant voulu revoir l'Espagne, il y fit un voyage avec un de ses religieux, et mourut peu de temps après son arrivée, dans le couvent de Saint-Paul, à Valladolid.

**BÉTANIE** s. f. (bé-ta-ni). Pop. Petite sotté, qui prête facilement l'oreille aux propos gais.

**BETANZOS** (*Flavium Brigantium*), ville d'Espagne, province et à 16 kil. S.-E. de la Corogne, ch.-l. de juridiction civile; 4,729 hab. Cette petite ville, située à 3 kil. de la baie qui porte le même nom, sur le penchant d'une colline, possède un hôpital, plusieurs couvents, deux écoles et deux églises. Tanneries, poteries; aux environs, récolte de vins estimés.

**BÉTARD, DE** s. (bé-tar — augment. de bête). Pop. Sans esprit, niais : *Un grand BÉTARD. Une petite BÉTARDE.*

— Substantif. : *Un BÉTARD. Une BÉTARDE.*

**BETASII**, peuple de l'ancienne Gaule-Belgique, en deçà de la Meuse, et, d'après l'acte, limitrophe des Nervii et des Tungri, aux environs du petit bourg hollandais qu'on appelle Beets.

**BÉTAU**, nom d'une île formée en Hollande, dans la province de Gueldre, par le Rhin et le Wahal.

**BÉTAU, BÉTAUD ou BÉTAUT** (Jean), architecte lorrain, mort à Nancy dans la première moitié du xviii<sup>e</sup> siècle. Il fut un des artistes lorrains les plus distingués de son temps, devint architecte du duc Léopold, et éleva dans la ville de Nancy et dans les environs de nombreux monuments, parmi lesquels on cite surtout l'église des-Prémontrés, l'église des Petites-Carmélites et la chapelle de Notre-Dame de Mont-Carmel.

**BÉTAUD, AUDE** adj. (bé-tô, ô-de — dim. de bête). Pop. Se dit d'une personne qui, sans être bête, a fait une bêtise : *J'ai été bien BÉTAUD.*

**BÉTAULE** s. f. (bé-tô-le). Chim. Beurre de bambouc, huile épaisse que l'on tire du fruit d'une espèce de palmier d'Afrique imparfaitement connu.

**BETCHI**, nom que les Turcs donnent à l'Autriche en général, et, plus souvent, à la ville de Vienne. L'empereur d'Autriche est souvent appelé *Betchi Krali*; mais le mot que les Turcs emploient le plus fréquemment pour désigner l'Autriche, et quelquefois même l'Allemagne tout entière, est *Nemtsché*, nom d'origine slave.

**BETCHIK**, lac de la Turquie d'Europe, pachalik et à 23 kil. E. de Salonique; sa longueur est de 18 kil. sur 10 de large. Ce lac, très-poissonneux, en déversant ses eaux dans le golfe de Contessa, donne naissance à une petite rivière, d'un cours de 8 kil.

**BETCHIK ou BUYNK-BETCHIK**, bourg de la Turquie d'Europe, pachalik et à 30 kil. E. de Salonique, près du bord septentrional du lac de même nom; 3,307 hab. Bains d'eaux thermales.

**BETCHOUANAS**. V. BECHUANAS.

**BETCHKE** s. f. (bêt-ké). Bot. Genre de plantes de la famille des valérianiacées, fondé sur une espèce unique, que l'on trouve dans les pâturages du Chili.

**BÊTE** s. f. (bê-te — lat. *bestia*, même sens, dont on a fait *beste*, puis *bête*). Animal dépourvu de raison; tout animal autre que l'homme, à cause de l'opinion générale que l'homme seul est raisonnable : *BÊTE sauvage. L'homme n'est ni ange ni bête, et le malheur veut que qui veut faire l'ange fait la bête.* (Pasc.) *Quoi! toujours et toujours des amours! mais les bêtes n'ont qu'un temps pour cela. — Eh! mon cher, c'est que ce sont des bêtes.* (Ninon de Lenclos.) *Ce chemin est tout ce qu'il y a de plus horrible, bêtes et gens, nous n'en pouvions plus sortir, il fallait engrayer six fois* (Mme de Simiane.) *Tu te trompes si, avec ce*